l'Hivernage.



L'HIVERNAGE
DES HOLLANDAIS
A LA NOUVELLE-ZEMBLE.

L'HIVERNAGE

DES HOLLANDAIS

A LA NOUVELLE-ZEMBLE,

1596 — 1597,

Traduit de Tollens,

PAR

AUGUSTE CLAVAREAU,

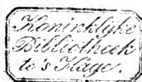
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DES PAYS-BAS, DES SOCIÉTÉS DE LITTÉRATURE DE LEYDE, DE GAND, DE LIÉGE ET D'ARCHÉOLOGIE D'ATHÈNES, CHEVALIER DES ORDRES DU LION NÉERLANDAIS ET DE LA COURONNE DE CHÊNE.

Quatrième Édition,

A L'USAGE DE L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE.



UTRECHT,
L. E. BOSCH ET FILS.
1851.


Koninklijke
Bibliotheek
te 's Hage.

PRÉFACE

DE LA

QUATRIEME ÉDITION.



Depuis long-temps, j'avais le projet de publier, à l'usage des écoles, une édition de ma traduction de ce poème de Tollens, qui nous peint, avec de si riches couleurs, l'hivernage des Hollandais à la Nouvelle-Zemble, vers la fin du 16e siècle, lorsque j'appris que c'était aussi le vif désir de beaucoup d'instituteurs qui enseignent, en Hollande, la langue française à leurs élèves, de voir paraître une telle édition de cet ouvrage.

MM. les Instituteurs trouveront, en effet, dans cette traduction, une lecture dont l'explication des deux textes deviendra le sujet de nombreuses leçons, qui tourneront au profit de la jeunesse studieuse. J'ai conservé, en tête de cette édition, une notice historique, puisée dans *l'Histoire des Hollandais hors de l'Europe* par van Kampen, parce que je l'ai jugée d'une grande utilité pour les élèves auxquels on ne peut assez offrir les beautés de l'histoire du pays.

Le poème original, chef-d'oeuvre de description poétique et d'harmonie imitative, est un livre classique dans notre patrie ; et le succès qu'a constamment obtenu ma traduction, succès constaté par trois éditions épuisées, me permet de croire que j'ai été assez heureux pour bien comprendre le génie du poète hol-

landais, et pour approcher, plus ou moins, des beautés que renferme cette magnifique conception, lorsque les pensées et les figures, m'ont permis de ne pas décolorer des tableaux pleins de vie, en les faisant passer dans une langue étrangère; en transportant un langage cadencé dans un autre langage rhythmique, sans en altérer la concision, l'énergie et l'élégance. Ceux qui savent combien il est difficile de bien remplir une tâche si épineuse, ont déjà apprécié ces difficultés dans les critiques qu'ils ont eu occasion de faire de nombreuses traductions que j'ai publiées de nos meilleurs poëtes; et, particulièrement, dans le compte qui a été rendu de *l'Hivernage*, édition grande in 4º avec gravures, par un écrivain qui, à cette époque, m'éclaira de ses judicieuses remarques et me signala quelques passages où la pensée de l'original était affaiblie. Cette nouvelle édition contient les corrections que je me suis empressé de faire. Toutes les fois que la critique allume son flambeau à celui du dieu du goût, un auteur doit profiter de cette lumière et écouter, avec reconnaissance, les observations qu'on lui fait: c'est ainsi qu'elle tourne au profit de l'art et de l'écrivain.

Le but de cette publication est éminemment utile, puisqu'il doit contribuer à former les élèves à la comparaison de deux langues en usage dans nos établissements d'instruction publique, et à faire connaître de plus en plus un des trésors de notre riche littérature nationale. Si la grande édition de luxe, hollandaise et française, in 4º, est placée dans beaucoup de bibliothèques, celle-ci, à la portée de la jeunesse, se trouvera bientôt dans les mains de tous les élèves, qui, après les admirables *Petits Poëmes* de van Alphen, ont besoin d'un livre plus élevé, lorsqu'ils ont gravé dans leur mémoire cet excellent code de morale qui n'a son égal dans aucune langue.

INTRODUCTION

HISTORIQUE.



Un vrai citoyen doit aimer avec transport tout ce qui peut servir à élever la gloire de sa patrie. Est-il rien de plus beau, de plus digne d'envie pour une grande âme, que d'appartenir à une nation dont les annales commandent l'estime et l'admiration des hommes? Il n'y a que des insensés, ou des êtres corrompus, qui cherchent à ravaler leur pays; il n'y a que des fils indignes de ce nom, qui renient lâchement le sein qui leur donna le jour.

Le poète ne se sent jamais mieux inspiré que lorsqu'il célèbre les grands hommes de sa patrie: le souvenir de leur courage, de leurs exploits, de leur gloire, enflamme

son génie et remplit son cœur d'enthousiasme; fier de tels aïeux, il les évoque de la tombe; il les voit; il les fait parler et agir comme au temps de leur splendeur; il respire au milieu d'eux! Aux accords de sa lyre, les siècles renaissent; la poussière s'anime; les héros de la patrie se lèvent entourés de lumière; et leur grandeur, aux yeux des peuples attentifs, surgit de nouveau dans toute son immortalité! Quelle sublime tâche! quel glorieux triomphe! C'est dans ces nobles inspirations que Tollens composa son poème de l'HIVERNAGE DES HOLLANDAIS A LA NOUVELLE-ZEMBLE. Le grand projet de ces héros, leur constance, leur courage, leurs travaux, les maux inouis qu'ils ont soufferts, tout tient du prodige dans ce célèbre voyage.

L'action du poème se passe en 1596-97; l'exposition du sujet rappelle rapidement notre situation politique à cette époque. Ouvrons l'histoire: depuis 1579, les Flamands avaient résolu de secouer à jamais le joug de l'Espagne; et les Provinces-Unies s'étaient érigées en République; elles n'avaient pu supporter la tyrannie et les cruautés de Philippe II, et l'abus du pouvoir avait affaibli le pouvoir même. Nos provinces avaient été minées, saccagées, mises à feu et à sang; les plus nobles têtes étaient tombées sous la hache des bourreaux; d'Egmont, de Hoorn, et tant d'autres, avaient payé de leur vie leur amour pour leur pays. Philippe avait proscrit Guillaume de Nassau, prince d'Orange, auteur de la liberté belgique, et avait osé promettre à celui qui le tuerait, vingt cinq mille écus et la

noblesse, parole de roi et comme serviteur de Dieu. La noblesse pour un assassinat! un assassinat ordonné en qualité de serviteur de Dieu! Tout cela, dit Montesquieu, renverse également les idées de l'honneur, de la morale et de la religion!

Guillaume, supérieur à Philippe, dédaigna d'employer cette vengeance des lâches, et n'attendit sa sûreté que de son épée. Mais lorsqu'il préparait ses grands travaux, il fut assassiné par Balthazar Gérard, le 10 Juillet 1584. Quoiqu'on ait chargé Philippe de ce crime, il paraît cependant que le fanatisme seul arma la main de ce régicide.

Philippe s'efforça envain de faire rentrer sous sa puissance quelques provinces des Pays-Bas. Maurice, prince d'Orange, Stadhouder, capitaine et amiral de Hollande, battait l'ennemi de tous côtés, et préparait cette fameuse victoire remportée à Nieuport, par ses troupes, sur celles du duc Albert, en l'an 1600, trois ans après l'expédition de la Nouvelle-Zemble.

Admirons ces Hollandais, au milieu des malheurs qui désolaient leur patrie, concevant ce grand et audacieux projet de lier le Nord avec le Levant, de se frayer un chemin à travers les glaces du pôle, pour arriver triomphants aux sources du jour! Le poète a parfaitement mis le lecteur au fait des temps et des lieux; il entre en matière d'une manière grande et pittoresque. Les Hollandais ne luttaient pas seulement contre leurs ennemis; ils avaient encore à soutenir de longs combats contre les flots et les tempêtes: la Hollande sortait des eaux, et

promettait déjà à l'Europe d'étonner un jour l'univers. Houtman avait vogué sur les traces de Gama; et Van Noord avait fait le tour du monde, du couchant à l'aurore: le passage du pôle boréal devait tenter d'autres braves.

Voici comment Van Kampen, dans son HISTOIRE DES HOLLANDAIS HORS DE L'EUROPE, parle de cette entreprise aussi hardie que périlleuse: on verra avec combien de talent Tollens a su tirer parti de ce fait historique.

»Les États-Généraux refusèrent de contribuer aux frais d'un nouveau voyage qui ne paraissait d'aucune utilité pour l'État; mais ils promirent une prime de 25,000 florins, à quiconque trouverait le passage. La régence d'Amsterdam nolisa alors deux vaisseaux, et promit, à son tour, à leurs équipages, outre la solde déterminée, une récompense considérable, en cas de réussite. On prit le moins d'hommes mariés qu'il fut possible, afin que le souvenir de leurs femmes et de leurs enfants, à une distance si éloignée, ne portât point atteinte à leur courage et à leurs espérances.

Ils partirent plus tôt que les deux fois précédentes, c'est-à-dire, le 18 mai 1596. Heemskerk avait derechef le commandement; Barendz était maître-pilote sur un des navires, et Van de Ryp patron sur l'autre. On n'était pas d'accord sur la route que l'on suivrait. Cependant Barendz se laissa persuader cette fois par Van de Ryp, et on résolut de cingler vers le nord, au lieu de se diriger vers le nord-est. On arriva ainsi sous le 74° de latitude septentrionable, à l'ILE DES OURS, qui reçut ce

nom d'un combat de plusieurs heures qu'il fallut soutenir contre un de ces animaux. On ne voyait partout que montagnes formées de roches escarpées et pointues. Nos voyageurs voguèrent de plus en plus vers le nord; et le 19 Juin, suivant leur calcul, ils découvrirent, sous le 80° II m., une contrée qu'ils appelèrent Spitsbergen, à cause de ses rochers taillés à pic. Le professeur Moll doute cependant de la justesse de cette hauteur du pôle, vu la défectuosité de leurs instruments. Ils s'étonnèrent de trouver tant de verdure dans cette île, située beaucoup plus au nord que l'aride Nouvelle-Zemble. Cette verdure se composait de mousse d'Islande, de mousse de renne et de trèfles. Pour un moment, ils crurent être dans le Groenland, célèbre contrée, découverte au dixième siècle, par des Islandais danois; qui, par la suite, vit s'établir, lans son sein, plusieurs siéges épiscopaux; commerça, dans e moyen-âge, avec les Vénétiens, les Norvégiens, les Veérlandais; et se perdit depuis sous des champs de glace, u côté du sud-est; pays enfin que le Danois, dit Grotius, ompte sous sa domination et qu'il ne trouve pas. — On oserva plus tard que le Groenland était situé beaucoup us à l'occident que le Spitsbergen; et l'on doit au zèle brave missionnaire Egède, la nouvelle découverte de côte occidentale du Groenland, au commencement du siècle. Le Spitsbergen était entièrement inhabité; is on y rencontra, ainsi que dans les environs, une ntité d'ours blancs très-grands, des cerfs, des rennes, renards de toutes couleurs, des morses, des chiens de

mer, des baleines groenlandaises de 80 pieds de longueur au moins, et des oies sauvages. La hauteur de la latitude permit aux marins, pendant leur halte, de voir le soleil jour et nuit; cependant ses obliques rayons ne dardèrent jamais assez fort pour réchauffer le sol éternellement gelé; et c'est un fait digne de remarque que l'existence de tant d'animaux dans une contrée si dépourvue de plantes. La mer y est aussi plus riche que la terre en animaux vivipares; la race des cétacés, des chiens de mer et des morses, n'est nulle part plus énorme; et l'abondance y a souvent été une pomme de discorde entre les pêcheurs neérlandais et les anglais.

On se trouvait là sur la côte occidentale du Spitsbergen, qui s'étend entre le 76° et le 80° de latitude septentrionale, et qui forme le pays situé le plus au nord que l'on connaisse: on fut donc obligé de naviguer vers le sud et d'aborder de nouveau à l'île des Ours. Barendz ne voulut pas suivre la direction septentrionale que Rijp avait tenue jusqu'alors; il se dirigea vers le sud-est, et arriva le 17 Juillet sous le 74° 40 m., près de la Nouvelle-Zemble, en continuant sa course le long de la côte nord-ouest; tandis que Ryp fit voile vers le nord. A l'île de la Croix, ainsi nommée à cause de deux grandes croix qui y ont été certainement plantées par les Russes, Barendz, dont les compagnons étaient menacés par deux ours blancs, d'une taille gigantesque, revit les lieux qu'il avait découverts à son premier voyage; mais il laissa la côte septentrionale de la Nouvelle-Zemble, et cingla vers

le sud. Les glaçons qu'on avait déjà comptés auparavant jusqu'au nombre de quatre cents, se réunirent bientôt en champ de glace, et enfermèrent le vaisseau de tous côtés. En voyant l'impossibilité d'atteindre la côte orientale de l'Asie, on fut obligé de revirer de bord, mais on était déjà au 25 Août; et, dans ces contrées, l'été touchait à sa fin. Il n'était plus possible d'arriver au Cap du désir; car le vaisseau, près d'être enseveli dans les glaces amoncelées, fut fort heureusement soulevé par d'autres glaçons, et resta immobile. Cet événement se passait non loin du rivage; et l'on ne pouvait songer à rompre les glaces qui serraient le navire. Il fallait prendre une décision courageuse: on résolut de quitter le vaisseau et d'hiverner à la Nouvelle-Zemble. Ne perdons pas de vue que ces marins n'avaient pas les commodités et les moyens préservatifs dont s'étaient pourvus le capitaine Parry et les siens, en 1819, dans l'attente d'un pareil sort. Pour construire un abri sur le rivage, et pour repousser le froid terrible, nos marins employèrent le bois flottant qui venait du côté du continent: sans ce secours, leur perte eût été certaine. Le fougon du navire servit de toiture à leur hutte. Ils n'avaient pas seulement à lutter contre le froid qui chaque jour devenait plus intense; les ours blancs, pressés par la faim, venaient chercher leur proie avec un redoublement de fureur. Dans le vaisseau même, les travailleurs n'étaient pas en sûreté pendant qu'ils délogeaient. Leurs lampes s'alimentèrent pourtant de la graisse des ours qu'ils tuèrent; mais cette viande n'était pas mangea-

ble. On ne peut se faire une idée des difficultés qu'ils eurent à vaincre, avant que leur habitation fût achevée. Le clou que le charpentier prenait entre ses lèvres, y gelait à l'instant, et ne pouvait en être arraché qu'avec la chair. La terre était tellement durcie, qu'il était presqu'impossible de la creuser; autour du vaisseau, l'eau était gelée à trois toises et demie de profondeur. La bière qui leur restait, se gela dans les tonneaux et perdit tout le goût. Au milieu d'animaux dévorants, sur un sol dépourvu de tout, le soleil qui ranime et réjouit les mortels les plus malheureux, le soleil disparut à leurs yeux! Leur situation devint encore plus affreuse par l'accroissement continuel du froid. L'ours, ne pouvant résister à la température, se cacha dans sa tanière et ne les inquiéta plus; le renard, animal inoffensif, leur servit de nourriture. Tout se gelait, même près du feu. Un soir qu'ils étaient sur le point de mourir de froid, ils fermèrent si hermétiquement leur cabane, qu'ils faillirent être tous asphyxiés. Ils durent invoquer cette même froidure, tout à l'heure si redoutable, pour repousser les attaques de la mort. Leurs bras étaient brûlés, avant qu'ils éprouvassent quelque chaleur aux pieds. Ainsi se termina l'année 1596.

Le courage et la gaieté vinrent cependant alléger la plus grande infortune. Le jour de la fête des rois, ils firent un petit repas amical avec du vin et des gâteaux de farine, frits dans de l'huile de baleine, friandise qu'ils n'avaient pas même goûté dans leur patrie. L'un d'eux

fut proclamé roi de la Nouvelle-Zemble. Plus d'un mois s'écoula avant qu'ils revissent pour la première fois le soleil, qui reparut le 24 Janvier. Ce retour leur causa d'autant plus de joie et d'étonnement que, d'après leur calcul, il ne devait avoir lieu que quinze jours plus tard. Nos marins, il est vrai, ignoraient encore la loi de la réfraction par laquelle les rayons solaires, qui tombent dans des couches inférieures plus denses de l'atmosphère, se courbent et paraissent plus tôt sur l'horizon. Cependant cette différence ne peut être aussi grande, comme il conste par les calculs qui ont été faits postérieurement. Ainsi ce phénomène, dans l'histoire naturelle, (car il ne faut pas douter de la véracité de nos voyageurs.) n'est pas encore expliqué.

Dans l'entre-temps, on fit, à la lueur réfléchie du soleil, tout ce qui était nécessaire. Comme le vaisseau restait enfoncé dans la glace, on perdit l'espoir de le mettre à temps en état de retourner, et on résolut de traîner la chaloupe et le canot près de la hutte, afin de les réparer. Mais la faiblesse des marins, suite des fatigues qu'ils avaient essuyées, les avait mis presque hors d'état d'exécuter ces travaux. Les ours étaient revenus avec le soleil, et importunaient d'autant plus ces malheureux, qu'ils étaient souvent obligés de travailler au dehors. Un de ces monstres les attaqua même près de leur asile, et allait y pénétrer, lorsqu'il fut tué.

Au milieu de tant d'obstacles, on répara les deux embarcations, qui devaient se diriger vers un des ports de

la Russie, dans la Mer Blanche, et faire un voyage d'au moins quatre cent milles d'Allemagne, (sept cents lieues !) en passant par la côte septentrionale de la Nouvelle-Zemble, longeant la côte de la Sibérie et traversant la Mer Blanche. Après avoir tracé de toutes leurs aventures un récit qu'ils laissèrent dans la hutte, et dont ils emportèrent une copie avec eux, ce fut le 14 Juin, par un beau temps, et sur une mer ouverte de toute part, qu'ils entreprirent ce périlleux trajet dans deux embarcations découvertes, exposés à la violence des vents, à de grandes pluies, à de fortes gelées de nuit, au choc des glaçons qui, pendant tout l'été, flottent dans cette mer, et qui souvent les menaçaient de les enfoncer ou de les écraser. Enfin, ils durent encore se préserver contre les attaques des ours et supporter la faim, que quelques oiseaux, tués avec des pierres, ou quelques oeufs trouvés sur les côtes, venaient de temps en temps soulager. Tous ne résistèrent pas à de tant privations et d'incommodités. En apprenant la mort d'un des marins, Nicolas Andries, Barendz, qui s'était embarqué malade, dit que sa fin approchait aussi (1). Cet homme généreux examinait alors une carte de mer : il s'occupa sans relâche du sort de ses compagnons, (c'était pour lui un soin inutile !) jusqu'à

(1) Tollens a fait mourir Barendz à la Nouvelle-Zemble, pour donner encore plus d'intérêt aux infortunes de ces braves marins.

son dernier soupir, qu'il rendit un moment après avoir demandé une boisson rafraîchissante. Barendz avait peu d'égaux comme marin, pour le temps où il vivait; il fut loué par les peuples étrangers, bonheur rare pour un Hollandais! — Quelquefois, il fallait traîner les barques sur des champs de glace, ou les y attacher. Dans la baie de St. Laurent, au côté occidental de la Nouvelle-Zemble, ils rencontrèrent enfin, avec une joie inexprimable, des Russes qui reconnurent le batelier de Veer. On échangea mutuellement des vivres et du vin. L'équipage trouva dans ces lieux du Cochléaria, remède salutaire contre le scorbut, qui avait exercé de grands ravages parmi les matelots, et qui, par l'emploi de cette plante, disparut entièrement. Ils longèrent la côte de la Sibérie, où la rencontre des Russes devint plus fréquente, et où ils firent, de temps à autre, des provisions fraîches, en se pourvoyant de vivres qui servirent à leur rendre des forces.

Cependant un épais brouillard dispersa les deux embarcations; elles passèrent le cap Candnoes, (Kamyn-Noss) entrèrent dans la Mer Blanche, et, favorisées par le vent, traversèrent, en trente heures, un espace de cent vingt milles. Les deux équipages se rejoignirent avec des cris d'allégresse; et la joie fut à son comble, lorsqu'ils reçurent, à Kilduin, une lettre de Ryp, commandant de l'autre navire, qui parut bientôt lui-même avec des rafraîchissements. L'étonnement, car l'un croyait réciproquement à la mort de l'autre, l'étonnement ne fut remplacé que par l'extase. Ceux qui revenaient de la Nouvelle-Zemble,

se rendirent à bord du vaisseau de Ryp à Kola, et, en commémoration de ce voyage, laissèrent leur canot et leur chaloupe dans le bassin du commerce. Après avoir ramé pendant trois mois depuis leur départ de la hutte, ils mirent à la voile le 18 Septembre, et entrèrent le 29 Octobre, sains et saufs, dans la Meuse.

Ce fut là la dernière expédition qui tenta le passage du côté du nord-est. Après cette grande entreprise des Hollandais sous un Barendz, après tant d'obstacles et tant de misère, les autres nations, les Anglais même, ont regardé toute tentative ultérieure comme une folie.»

Enthousiasmé par l'héroïsme de ces braves, et frappé des beautés que renferme l'ouvrage de Tollens, j'ai essayé de les faire connaître à ceux qui n'entendent pas la langue hollandaise. Les littérateurs versés dans l'étude des deux langues, conviendront qu'il eût été impossible de rendre littéralement tout le poème : ce n'est point ici le moment d'en expliquer les raisons. Ce sont les grandes idées, les grandes images, qui constituent le génie des langues et qu'il importe de reproduire dans une traduction. — L'original a été couronné par la Société des Beaux-Arts à La Haye; il passe, à juste titre, pour une oeuvre de talent faite par un homme de beaucoup de goût; et l'on sait qu'après l'un, rien n'est si rare que l'autre. La description de l'aurore boréale présente un des plus beaux tableaux qu'il soit possible d'admirer en ce genre: elle a tenté plus d'un traducteur.

LE DÉPART.

LE DÉPART.



L'audace des tyrans, contre la liberté,
Osait poursuivre encore un procès détesté;
L'Espagnol, enivré de sang et de carnage,
De nos aïeux encor ravageait l'héritage;
La guerre dans la Flandre étalait ses horreurs,
Et notre sol cédait au poids de nos malheurs.
Cependant nos drapeaux, aimés de la victoire,
Sur la terre et les mers flottaient couverts de gloire.
Maurice triomphait: les Castillans vaincus,
l'aspect du héros reculaient éperdus,
t l'Indien frétait, aux javanaises ondes,
os vaisseaux, orgueilleux des trésors des deux mondes.
Europe contemplait un astre merveilleux,
ui, sortant, inconnu, de nos marais brumeux,
mme un beau diamant que l'éclair environne,
vait bientôt parer sa brillante couronne.

Partout se proclamait, au bruit de leur valeur,
Des enfants de Batton la naissante grandeur:
Houtman, nouveau Gama, dans son heureuse audace,
Du hardi Portugais avait suivi la trace;
De la riche Bantam qui leur ouvrait ses ports,
Ses mâts victorieux avaient touché les bords,
Et Van Noord, achevant sa course triomphale,
Venait de saluer la rive orientale.

Mais Heemskerk, méditant des projets plus hardis,
Rêve des jours entiers, veille de longues nuits;
Il veut, perçant les flots que l'ombre couvre encore,
Unir le char de l'Ourse au berceau de l'Aurore.
Ses avides regards interrogent les mers:
De la Nouvelle-Zemble il parcourt les déserts;
Il vole vers la Chine; il découvre le Sinde,
Dont l'urne va s'épandre au sein des mers de l'Inde;
Et, dans ces champs, couverts de glaçons éternels,
S'il existe un passage accessible aux mortels,
Il veut que sa patrie, en tous lieux couronnée,
L'apprenne, la première, à l'Europe étonnée.
Le magnanime Ryp, jaloux de tant d'honneur,
Réclame des périls dignes de sa valeur.
Deux vaisseaux suffiront: deux vaisseaux, quelques braves,
Tout est prêt; et Barendz. la gloire des Bataves,
Calme dans le danger, cher au Dieu du trident,
Intrépide au combat, inébranlable, ardent,
Jeune encor de vigueur, et vieux d'expérience,

Alliant la sagesse aux fruits de la science,
Barendz veut partager un si noble travail,
Et du vaisseau d'Heemskerk saisit le gouvernail.
Il compte les instants : sa grande âme inspirée
N'attend plus désormais que l'heure désirée.
Elle sonne ! La mer, dans son bruyant reflux,
Soulève du Texel les flots irrésolus :
Déjà, de toutes parts, on arrive, on s'empresse ;
Le bord redit au loin les accents d'allégresse ;
Tout se meut ; mille esquifs voltigent sur les eaux,
Au bruit des longs adieux, aux cris des matelots.
Vers le ciel protecteur, la Patrie orgueilleuse
Adresse, pour ses fils, sa prière pieuse,
Et voit, avec transport, de valeureux guerriers,
A sa noble couronne ajouter des lauriers.
O mémorable jour ! ce grand projet commence !
Impatient du port, le navire balance ;
On lève l'ancre, on part ; dans ses replis mouvants,
La voile frémissante emprisonne les vents,
Et le bronze enflammé, fier rival du tonnerre,
De sa voix formidable a salué la terre.

) Muse ! inspire-moi ; viens chanter ces héros.
uis nos lions de mer sur l'abîme des flots ;
aconte dignement ce célèbre voyage ;
edis à l'univers leur immortel courage ;
ue nos derniers neveux, touchés de leurs malheurs,
our prix de tes accents leur accordent des pleurs !

Comme si la nature, à leur dessein contraire,
Eût voulu leur donner un avis salutaire,
Le vent, vers leur patrie, a repoussé leurs mâts.
Ce présage fatal ne les alarme pas:
Dès long-temps, dédaigneux d'un stérile murmure,
Le Batave imposa des lois à la nature.
Ils choisissent l'instant où le flux orageux
A soulevé des mers les gouffres écumeux,
Et, d'un bras indompté, s'ouvrent le flot qui gronde.
O succès imprévu! l'audace les seconde.
On s'approche, on se serre; et, d'un commun effort,
On vogue vers Hitland, on suit l'astre du Nord.
Tels qu'un rapide trait élancé dans l'espace,
Leurs vaisseaux emportés ne laissent point de trace.
Hélas! où courez-vous, imprudents? Retournez,
Retournez vers les bords que vous abandonnez.
C'est là que vous attend une tombe paisible!
Ah! cessez de braver le destin inflexible.
Voyez ce pavillon déployé dans les airs:
Il vous montre les lieux, à vos grands coeurs si chers,
Les lieux où vos amis, vos parents vous appellent.
Comme des monts roulants les vagues s'amoncèlent.
Fuyez! n'affrontez pas un combat inégal.
Le Nord impétueux a donne le signal:
Tous les vents contre vous mugissent et conspirent.
Vos mâts sont ébranlés, vos voiles se déchirent,
Le gouvernail échappe aux mains des matelots,

Et l'onde furieuse assiége vos vaisseaux!
Insensés! retournez aux rives maternelles.
Voyez l'affreuse mort, sur ses funèbres ailes,
Comme un spectre hideux planer autour de vous!
Elle ent'rouvre la tombe où vous périrez tous!.....
Hâtez-vous!..... Vains conseils: leur sublime courage
Des éléments rivaux a maîtrisé la rage:
Malgré les vents, les flots, ils avancent vainqueurs.
Mais soudain l'ouragan redouble ses fureurs;
Il entoure, il attaque, il saisit ses victimes,
Entraîne leurs vaisseaux dans de vastes abîmes,
Les fouette, les relève, et, pour comble de maux,
Les disperse, égarés sur les gouffres des eaux!
Malheureux! où voguer dans cette nuit profonde?
Vos inutiles cris sont étouffés sous l'onde.
Courez les mers, tremblez pour vos amis perdus;
Tant de soins, de travaux, hélas! sont superflus;
Et votre oeil n'aperçoit, à travers ces ravages,
Que l'écume des flots et le vol des nuages.

Pour la première fois, Ryp, saisi de terreur,
S'écrie: «Ah! c'en est fait: ô destin! ô douleur!
»Heemskerk n'est plus! tu perds tes braves, ô Patrie!
»Ils ne descendront plus sur ta rive chérie.
»Que leur dernier adieu te coûte de regrets!
»Tes superbes lauriers se changent en cyprès!
»Compagnons de malheur, là-bas, sur ce rivage,
»Réparons, s'il se peut, les pertes du naufrage.

»Dans ce commun désastre, amis, n'exposons pas
»Les fils de la Patrie échappés au trépas.»
Il dit; et, de ses yeux sentant couler des larmes,
Renferme dans son coeur ses trop justes alarmes.

Heemskerk, pâle d'effroi, d'un oeil épouvanté,
Des mugissantes mers parcourt l'immensité.
Et, des siens entouré, rompt ainsi le silence,
»Malheureux compagnons, il n'est plus d'espérance;
»Nos frères sont perdus! .... Nul mât, nul pavillon,
»Ne s'offre à mes regards; un épais tourbillon
»Nous les a dérobés; et la mer courroucée
»Engloutit sans retour leur poupe fracassée.
»Pleurez; n'étouffez pas vos douloureux sanglots;
»Pleurez; ces nobles pleurs sont dignes d'un héros.
»Mais, au sein du malheur, au fort de la tempête,
»Sachons braver le sort et relever la tête.
»Voyez où nous jeta l'ouragan furieux!
»Déjà le cap du Nord se découvre à nos yeux.
»Des glaçons, arrachés à ces Alpes flottantes,
»Entrechoquent déjà les vagues menaçantes.
»Voyez! nous sommes près de sentiers inconnus.
»Avançons à travers ces rochers suspendus;
»Léguons à l'avenir notre immortel voyage;
»La victoire est à nous; braves amis, courage!»
Son intrépide voix enflamme tous les coeurs.
De ces terribles lieux ils sondent les horreurs.
Sur la vergue allongée on déroule les voiles.

L'abîme s'obscurcit; le ciel est sans étoiles;
Des globules glacés viennent fondre sur eux;
La neige tourbillonne en flocons nébuleux;
Un immense brouillard a voilé l'atmosphère.
Rien ne peut ébranler leur mâle caractère.
Le givre, le verglas roidit leurs vêtements,
S'attache, sur le pont, à leurs pieds chancelants;
Le gouvernail s'arrête; et la glace immobile
A fixé des agrès le rouage indocile.
Ils voguent en luttant. En butte à mille morts,
Ces habiles nochers rivalisent d'efforts;
Tantôt, des flots glacés ils atteignent la cime,
Tantôt, précipités, replongent dans l'abîme.

Où sont-ils? .... Comme un plomb le ciel pèse sur eux.
Tout est désert, muet, inanimé, hideux.
La nature est en dêuil; ses vêtements funèbres
Des noirs gouffres de l'onde accroissent les ténèbres.
Un seul oiseau de mer, avec des cris perçants,
Dans son vol affamé rase les flots grondants.
Sur l'aride sommet d'une roche noircie,
S'élève un vieux sapin sans feuillage et sans vie.
Tout à coup, une masse, à travers les glaçons,
Apparaît: l'onde s'enfle, agite ses bouillons,
Et sur le vaisseau même, avec force élancée,
Dans ses bonds redoublés retombe courroucée.
Un formidable bruit, prolongé sur les eaux,
A frappé quatre fois les sinistres échos:

Enfant de cent hivers, le mont glacé s'avance,
Et dans l'air refoulé lève son front immense.
Il marche!.... En écumant la vague au loin mugit.
De surprise et d'effroi l'équipage frémit.
Terrible, menaçant, au vaste sein de l'onde,
Il marche; devant lui pousse le vent qui gronde;
Dans les flots épaissis trace de longs sillons,
Et creuse, en se mouvant, de fougueux tourbillons.
Tous, comme s'ils touchaient à leur heure dernière,
Déjà font à genoux leur tremblante prière:
Sur les flancs du navire il roule avec fracas,
De la quille ébranlée arrache des éclats,
Précipite son cours dans la sombre étendue,
Et, couvert de brouillards, disparaît à la vue.



LA NOUVELLE-ZEMBLE.

LA NOUVELLE-ZEMBLE.



Cependant les glaçons, avec un bruit affreux,
Dans leurs chocs opposés s'élancent jusqu'aux cieux.
Sous l'écorce des eaux le vaisseau s'embarrasse;
Sa poupe s'engloutit dans des gouffres de glace;
Il se brise, s'entr'ouvre, et ses flancs éclatés,
Autour des matelots tombent de tous côtés.
On saisit au hasard les cordages rebelles;
On se sépare, on fuit; la peur donne des ailes.
Sur un cristal neigeux que nuls pas n'ont foulé,
Sans dessein, sans espoir, chacun vole isolé;

Ils ignorent les lieux où la frayeur les chasse.
D'un trépas assuré lorsque tout les menace,
Quel aspect tout à conp vient changer leur destin ?
O secours ! ô bonheur ! dans le vague lointain,
Apparaît un refuge !.... Une langue de terre
Offre à ces malheureux sa rive solitaire.
Échappés à la mort qui s'attache à leurs pas,
Ils courent à travers la neige, les frimas,
En poussant vers le ciel d'éclatants cris de joie.
Le long des rocs glissants ils s'ouvrent une voie,
Gravissent, éperdus, leurs glaçons éternels,
Et la Nouvelle-Zemble a porté des mortels !

C'est ici que l'Hiver, sur son trône de neige,
Rassemble autour de lui son orageux cortége.
Ici, point de printemps; et quand l'astre du jour,
De ses pâles rayons effleure ce séjour,
A peine, sans chaleur, une avare lumière
Vient-elle de ces lieux colorer l'atmosphère.
Nul mortel n'y peut vivre; aucun peuple du Nord
N'est jamais descendu sur ce funeste bord.
Un sol de glace, ici, s'oppose à la culture;
Tout y languit, y meurt: nulle part la nature
Ne refusa ses dons avec tant de rigueur.
Toujours l'hiver! toujours le trépas destructeur!
Partout d'affreux tableaux, partout d'affreuses masses

De neiges, de frimas, d'inaccessibles glaces,
Des antres de la mort que les flots ont creusés,
Et des rochers épars que les vents ont brisés!
Voilà donc ce désert, cette stérile plage,
Dont l'intrépide Heemskerk a foulé le rivage,
La terre infréquentée, où, les mains vers le ciel,
Il bénit, à genoux, les lois de l'Éternel!
Il prie, il se relève, il embrasse ses frères,
Promène un long regard sur ces bords de misères,
Et garde le silence! .... A l'aspect de ces lieux,
Tous ont frémi d'horreur. Un crêpe ténébreux
Descend du haut des airs; déjà la nuit plus sombre
Enveloppe les cieux et rembrunit son ombre.
Ils cherchent un abri; mais, ô soin superflu!
Pas un tronc dépouillé! Le sol, aride et nu,
Que dessèche le vent, qu'un froid mortel resserre,
A leurs corps épuisés n'offre qu'un lit de pierre!
L'obscurité redouble et la peur les poursuit.
Sous ses voiles épais, une profonde nuit
Dérobe les objets à leur vue inquiète.
Où se refugier? .... Dans leur terreur muette,
Leurs genoux défaillants se dérobent sous eux;
Ils tombent! le sommeil, douce faveur des cieux,
Les délivre à la fin d'une longue insomnie:
Ils dorment étendus sur la neige épaissie.

Mais ce repos est court : dans l'espoir du butin,
L'ours a fui sa tanière ; et, poussé par la faim,
Il s'approche ; il aspire, il découvre sa proie,
La saisit endormie, et, rugissant de joie,
L'emporte au sein de l'ombre !.... Effroyable réveil !
Qui vient les arracher au néant du sommeil ?
Ciel ! d'où partent ces cris..... ce soupir lamentable ?
La lune a disparu : l'ombre est impénétrable.
Ils quittent, en sursaut, leur couche de verglas.
On s'assemble : à l'appel un d'eux ne répond pas !
Debout, sur les glaçons, ils veillent en silence.
Que le jour va tarder à leur impatience
Immobile de crainte et de froid engourdi,
Comme un marbre glacé tout leur corps s'est roidi.
O supplice cruel ! Sur ces bords sans ressource,
Le temps semble pour eux interrompre sa course.
Mais les premiers rayons, précurseurs du matin,
Ont jeté sur les flots leur éclat incertain ;
De reflets lumineux l'horizon se colore,
L'ombre décroît, s'efface, et le jour vient d'éclore.
Sur la neige rougie, une trace de sang
A frappé leurs regards !.... Leur compagnon absent,
Le sol ensanglanté !.... quel sinistre présage !
L'épouvante les presse ; ils gagnent le rivage,
Demandant à la mer leur navire en éclats.
Ah ! comment échapper aux horreurs du trépas ?
Comment fuir ? D'un côté, des flots innavigables ;

De l'autre, des glaçons, des rocs inabordables !
Le sombre désespoir peut seul finir leurs maux.
Mais Barendz reste calme et leur parle en ces mots :
»Oui, braves compagnons, notre sort est horrible.
»Plus de retour ! ici, la fuite est impossible.
»Chaque instant qui s'envole accroît notre malheur.
»Déjà le noir hiver redouble de rigueur ;
»L'aquilon, plus fougueux, escorté des tempêtes,
»Dans ces déserts glacés va fondre sur nos têtes.
»Mais l'oeil de l'Éternel veille encore sur nous.
»Les moments sont comptés ; amis, qu'attendez-vous ?
»Venez tous ! rassemblons, dans ce triste ravage,
»Nos derniers aliments échappés au naufrage :
»Fasse le juste ciel que ce faible secours
»A des maux plus affreux puisse arracher nos jours !
»Retirons notre esquif de l'abîme funeste :
»Notre esquif, aujourd'hui seul espoir qui nous reste !
»Nos armes, le salpêtre, en ces communs besoins,
»Tout appelle vos bras, tout réclame vos soins.
»Amis, n'hésitons plus, sauvons tout ! De nos voiles,
»Détachons sans retard les précieuses toiles,
»Et du vaisseau brisé, notre libérateur,
»Hâtons-nous de construire un abri protecteur.
»Votre vie en dépend : compagnons, à l'ouvrage !»

Barendz, à ce discours, à ce pressant langage,

Leur montre le premier l'exemple du devoir;
S'élance, et les appelle en leur rendant l'espoir.
Tous volent sur ses pas. On se hâte, on s'approche
Du vaisseau par les vents jeté sur une roche.
Par ses flancs tout glacés on monte avec vigueur;
L'un rampe au pied du mât, l'autre atteint sa hauteur,
Se cramponne aux agrès qu'avec force il détache,
Et le bois a crié sous les coups de la hache.

Et la neige et le givre, en piquants tourbillons,
Les aveugle et s'attache à leurs corps en glaçons.
Le navire vacille; ils reprennent haleine,
Et de chers souvenirs adoucissent leur peine!
Mais la rigueur du froid les ramène aux travaux.
Celui-ci, sur le pont, fait rouler des tonneaux;
Celui-là, devant lui, sur la neige glissante,
Pousse, d'un bras nerveux, une caisse pesante;
D'autres, dans des paniers, emportent leur fardeau:
Tout est sauvé!.... Plusieurs, sur un léger traîneau,
Vont alors recueillir, au loin, sur le rivage,
Des troncs, des mâts rompus, des débris de naufrage,
S'en reviennent chargés, et, sur ces tristes bords,
Rassemblent, pleins d'ardeur, les fruits de leurs efforts.
Mais la nuit importune interrompt leur ouvrage.
Inquiets, tour à tour, ils veillent sur la plage;
Et quand les premiers feux de l'orient vermeil,

A leur impatience annoncent le soleil,
On ressaisit la hache, on travaille, on s'empresse;
On dispute à la fois et de zèle et d'adresse.
Ainsi dans les travaux s'écoule chaque jour!
Tout se prépare ainsi pour bâtir leur séjour;
Le rivage est couvert d'éclats de bois, d'écorces,
Et les derniers fardeaux semblent doubler leurs forces.
La neige, sous la bêche a disparu soudain;
On calcule, on mesure; on creuse un sol d'airain;
Les pieux sont apportés; on les dresse, on les place;
Le mouton, à grand bruit, les plonge dans la glace;
Sous les coups des maillets la rive retentit;
Le chêne cède au coin; l'acier coupe ou frémit;
Et l'habile ciseau joint, sous leurs mains actives,
Les énormes appuis et les longues solives.
Tout avance: le froid les presse; et les marteaux
Unissent leur fracas au bruit des vents rivaux.
Sans relâche ainsi fuit chaque jour qui se lève.
De moment en moment leur ouvrage s'élève.
Un mélange épaissi de bitume et de poix,
Pour repousser l'hiver calfate les parois.
Du vaisseau démembré le pont sert de toiture;
Le hamac suspendu balance à la voussure;
Les meubles sont placés; ils vont chercher alors
Tout ce qui doit servir à reposer leurs corps;
La vapeur du foyer, en noirâtre colonne,
Par un tonneau sans fonds s'échappe et tourbillonne;

Des débris de la voile ils tapissent les ais.
Tant de labeur enfin est payé de succès :
Leur asile achevé domine au loin la plage,
Et le vaisseau n'est plus qu'une hutte sauvage.



L'HIVERNAGE.

L'HIVERNAGE.



Dans ce nouveau refuge, à peine la nuit sombre,
Pour la première fois a vu pâlir son ombre,
A peine un jour tardif reparaît dans les cieux,
Qu'un horrible spectacle épouvante leurs yeux.
Un nombreux troupeau d'ours, respirant le carnage,
Autour de leur abri rode écumant de rage.
D'affreux rugissements, par l'écho redoublés,
Retentissent au loin dans les airs ébranlés.
Un sentiment d'horreur a pénétré leur âme;
Ils tremblent! mais Barendz, que ce danger enflamme,
Assemble, d'un coup d'oeil, ses braves interdits:
»Quel effroi, leur dit-il, a glacé vos esprits?
»Devez-vous écouter ces honteuses alarmes?
»Il nous reste du plomb, de la poudre, des armes;
»Suivez-moi!» Sur ses pas, comme un trait, élancés,
Au sommet de l'asile ils sont déjà placés.

L'animal furieux couvre le sol d'écume;
L'ardente soif du sang dans ses regards s'allume;
Il bat l'air de sa griffe; exténué de faim,
Il rugit et s'apprête à saisir son butin.
Mais les ais ménageant un passage à la vue,
Des tubes ajustés le coup part, le plomb tue;
Des monstres renversés le sang coule à grands flots.
La balle meurtrière a fracassé leurs os.
Ceux qu'épargna le plomb, au bruit de ce tonnerre,
Regagnent effrayés leur ténébreux repaire.
Les vainqueurs rassurés glissent le long des ais;
Ils achèvent leur proie; et, joyeux du succès,
Arrachant de la chair une dépouille épaisse,
Recueillent pour leur lampe une abondante graisse.
Réchauffés aux vapeurs de ces lambeaux sanglants,
Ils étendent les peaux pour les sécher aux vents,
Façonnent des bonnets, et, bravant la froidure,
Agitent dans les airs leur nouvelle fourrure.

Mais la nuit est plus lente; et le jour qui pâlit,
A leurs yeux inquiets par degré s'affaiblit.
Le froid plus vif se glisse au foyer qui réclame
L'aliment journalier qu'a dévoré la flamme.
Guidés par le besoin, incertains, chancelants,
Dans l'ombre solitaire ils s'avancent tremblants:
Heureux, quand la lueur d'un flambeau qui vacille,
Après de longs dangers les rend à leur asile!

Tantôt, l'ours affamé, sur leurs traces conduit,
Chemine à la faveur des ombres de la nuit,
S'élance sur sa proie, et sa griffe tranchante
A déjà déchiré sa victime sanglante ;
Tantôt, comme une mer, un immense brouillard,
Sous l'horizon obscur s'étend de toute part.
Assaillis par les vents, las, et courbant leurs têtes,
Ils marchent, égarés, au fracas des tempêtes.
Leur haleine se glace; et, dans leur corps transi,
Dépourvu de chaleur, le sang s'est épaissi.
Tantôt, comme échappés de la nuit éternelle,
Dans leur hutte enfumée où la faim les rappelle,
Ils arrivent, hélas! engourdis, oppressés,
Et près d'un feu mourant s'étendent harassés.
Mais aux rigueurs de l'air, mais à l'âpre froidure,
Ils opposent envain des amas de fourrure;
Envain, de leur foyer réveillant la chaleur,
Ils repoussent du nord le souffle destructeur:
Le rude hiver, armé de frimas qu'il amasse,
Jusque sous leur abri les assiége et les glace.

Le froid redouble encore ; encor plus lentement
La nuit, l'épaisse nuit prolonge leur tourment.
Chaque fois plus tardive, une pâle lumière
Ne semble qu'à regret éclairer leur chaumière:
Elle descend; la nuit est déjà de retour.
L'heure se passe : envain ils attendent le jour;

Le jour ne revient plus ! Dieu ! quel morne silence !
Tout est nuit ; et la mort est leur seule espérance.
Ne respirant qu'à peine, interdits, consternés,
Un long saisissement les retient enchaînés.
Autour d'eux, tout est nuit ! Par la lampe altérée,
Pour la seconde fois la mèche est dévorée ;
Le jour ne revient plus !..., On dirait que le temps,
Dans son vol ravageur, las du fardeau des ans,
Du globe qui s'écroule ouvrant le noir cratère,
Plonge ces malheureux dans le sein de la terre,
Et, rendant la nature aux horreurs du chaos,
Les engloutit vivants dans d'immenses tombeaux.

La lune cependant, à travers un nuage
De neige et de vapeurs, laisse voir son image.
Elle règne immobile ; et, versant tous ses feux,
Brille d'un doux éclat sur ces funestes lieux.
Nul matin désormais n'interrompt sa carrière ;
Nul midi ne vient plus éclipser sa lumière.
Son sceptre, dispersant les nuages épars,
La maintient sur son trône au milieu des brouillards ;
Et le flambeau du jour, dans sa marche obscurcie,
Demeure enseveli sans lumière et sans vie.
Mais Barendz, exhalant un soupir douloureux :
»Amis, depuis long-temps, j'ai craint ce coup affreux ;
»Je l'ai prévu : long-temps ces profondes ténèbres
»Doivent régner encor sur ces rives funèbres ;

»Le pôle est près de nous! Dieu sait quand le soleil
»Arrachera ces bords à leur fatal sommeil;
»Et que de longs instants, et que d'heures traînantes
»Vont redoubler ici nos angoisses cuisantes!
»Malheureux compagnons! Dieu sait si nul de nous
»Reverra la lumière! Hommes, résignez-vous;
»Et ne maudissez point, par un lâche murmure,
»L'Être grand, infini, père de la nature!
»Remettez-lui le soin de finir vos douleurs.
»Voyez: l'astre des nuits, sensible à vos malheurs,
»Atteste son amour au milieu de vos peines.
»Ces clartés, qui des cieux percent les vastes plaines,
»Vont apaiser le trouble où s'égarent vos sens
»Et prêter à vos pas, leurs rayons bienfaisants,
»Jusqu'à l'heure où, levé sur les bornes du monde,
»Sorti victorieux de cette nuit profonde,
»L'astre du jour rendra, par ses feux créateurs,
»La lumière à ces bords et l'espoir à vos coeurs.»

Il finit; tout se tait. Dans leur âme éperdue,
Rien ne peut réveiller leur audace abattue.
Assis près du foyer, mornes, silencieux,
Dévorant quelques pleurs qui roulent dans leurs yeux,
Ils sondent l'avenir qu'ils tremblent de connaître.
D'étouffer un soupir leur coeur n'est plus le maître.
Sous mille aspects hideux, le spectre de la mort
Vient accroître l'horreur de leur funeste sort.

Cependant le besoin, tyran impitoyable,
De ses vifs aiguillons les presse, les accable:
On s'assemble, on calcule, et, d'une avare main,
Tout ce qui peut servir à repousser la faim,
Avec des poids égaux se pèse, se partage.
Les débris du sapin, recueillis sur la plage,
Sont comptés chaque jour sur un âtre fumant,
Et d'un pâle flambeau l'onctueux aliment
N'entretient qu'à demi sa lueur solitaire.
Ainsi leurs longs travaux, leur prudence sévère,
Dans ce fatal exil réveillant tous leurs soins,
Ont prévu, pour un temps, d'impérieux besoins.
Accablés de misère, unis par l'infortune,
Ils font taire en leur âme une plainte importune.
D'un fraternel accord ils resserrent les noeuds:
L'ordre, la discipline, habite au milieu d'eux,
Et la sobriété, richesse des Bataves,
Règne avec le malheur dans le coeur de ces braves.
Quelquefois, aux saints jours, ils préparent la chair
Que le sel préserva des outrages de l'air,
Et dévorant des yeux le vase qui bouillonne,
Attendent un repas que la faim assaisonne.
Mais avant de toucher à leur frugal festin,
Ils bénissent en choeur l'Arbitre du destin;
Pieux observateurs des coutumes antiques,
Ils entonnent de Dieu les sublimes cantiques,
Et l'écho des rochers, long-temps silencieux,

Répète de David les chants religieux!

Cependant, vers le soir, un rayon d'allégresse
Vient alléger leurs maux et charmer leur tristesse.
Dégagé de frimas, dans un vase brûlant,
Passe de main en main le nectar consolant.
L'un boit à son épouse, et l'autre à sa patrie.
Un amer souvenir, à leur âme attendrie,
Vient alors rappeler des objets douloureux,
Et des pleurs de regrets s'échappent de leurs yeux.
L'un d'eux (dans ses regards quelle allégresse brille !)
Se transporte, en idée, au sein de sa famille,
Redit à ses amis le nom de ses enfants,
L'amour de sa compagne et ses soins si touchants.
Oublieux de son sort, dans l'excès de sa joie,
Il savoure l'ivresse où son âme se noie;
Il songe à ce départ, il songe à ces moments
Où son coeur s'arrachait à leurs embrassements,
Où son fils, d'une ardeur qui devançait son âge,
Brûlait de partager les périls du voyage,
Tandis que son épouse, en proie à ses douleurs,
Mêlait, en l'écoutant, un sourire à ses pleurs.
Il croit revoir encor cette rive chérie,
Où se leva pour lui l'aurore de la vie;
Cette rive, témoin de ses derniers adieux!
Trop chère illusion ! moments délicieux !
Sa femme, ses enfants, objets de ses tendresses,

Lui prodiguent encor leurs dernières caresses ;
Il entend leurs soupirs, redit leurs derniers mots,
Et sa tremblante voix se perd dans les sanglots.

Un autre, moins sensible, et méprisant les larmes,
De ses frères émus gourmande les alarmes.
Il saisit ces cartons et ces dés hasardeux
Qu'agite la fortune en ses aveugles jeux :
Au séduisant appât d'une chance inutile,
Sous leurs rapides mains circule un or stérile.
Pour des temps plus heureux, l'un ourdit ces réseaux
Que le pêcheur étend sous la voûte des flots.
Il pense à son voyage . . . . . . aux douceurs de la vie !
Celui-là, de son coeur chassant la rêverie,
A l'Arbitre suprême a remis son destin,
Et de son chant natal entonne le refrain.
Du belliqueux Maurice il chante la vaillance,
Et l'intrépide audace et la rare prudence.
Ainsi passent les soirs ; ainsi de nombreux jours
S'écoulent lentement . . . . . la nuit règne toujours !
Que souvent, le matin, leur avide paupière
Cherche vers l'orient un rayon de lumière !
Vain désir ! faux espoir ! plus de matin pour eux :
Toujours la même nuit enveloppe les cieux !

Quelquefois, ô surprise ! un brillant phénomène
Reflète sur la neige une clarté lointaine.

L'air s'embrase ; et soudain , en faisceaux radieux ,
L'aurore boréale apparaît à leurs yeux.
Sur le penchant des rocs , dans le creux des vallées ,
Jaillissent par torrents ses flammes redoublées ;
Ils regardent muets. Prodige éblouissant ,
La lumière s'élance et monte en grandissant ,
Inonde l'horizon des feux qu'elle déploie ,
Et dans leur coeur troublé fait rentrer quelque joie.
Tantôt , majestueuse , en arc aux sept couleurs ,
On la voit nuancer ses magiques lueurs ;
Tantôt , de son foyer , mille rayons superbes
Serpentent en éclairs , ou s'élèvent en gerbes ;
Tantôt , riche d'éclat , comme une masse d'or ,
Elle brille , s'efface , et resplendit encor ;
Mer de saphir , d'azur , de pourpre étincellante ,
Elle roule , à grand bruit , son écume flottante ,
Ou , telle que la foudre , assemblage orageux ,
S'allume , se disperse en débris sulfureux ,
Remonte en sillonnant les voûtes éternelles ,
Reprend sa force , éclate , et tombe en étincelles.
Tous alors , à genoux , dans un trouble pieux ,
Adorent , en tremblant , le Souverain des cieux.
Curieux d'observer ces sublimes merveilles ,
Au milieu des soucis et des pénibles veilles ,
De leur sombre séjour ils franchissent le seuil ;
Et , bravant les horreurs de ce vaste cercueil ,
Aux clartés de la lune , égarés sur ces rives ,

Reprennent leurs travaux et leurs courses craintives.
Mais le froid les saisit ; du haut des cieux glacés,
Des globules pesants tombent à coups pressés.
L'éther n'est plus que glace et les vapeurs se gèlent ;
Balayés par les vents, les frimas s'amoncèlent.
La frayeur, les dangers, ralentissent leurs pas.
Leur courage succombe : à travers le verglas,
Et les monceaux de glace et les gouffres de neige,
Ils rentrent sous leur toit que l'aquilon assiége.
Tout se roidit : captif, le liquide métal
Déjà ne se meut plus dans son étroit cristal,
Et l'airain qui du temps compte les pas agiles,
A cessé d'obéir aux ressorts immobiles.
Par les soins de Barendz habilement construit,
Un sablier plus lent a divisé la nuit,
Et, renversé deux fois, dans leur triste demeure,
A leurs regards trompés deux fois a marqué l'heure.
Mais la lampe s'épuise; et ses mourants reflets
S'éteignent, par degré, sur leurs livides traits ;
Elle meurt ! . . . . Qui peindra les troubles de leur âme ?
Assis à la lueur d'un chêne qui s'enflamme,
Rassemblés en silence, ils écoutent les vents
Qui livrent leur asile à d'affreux tremblements.
Nul d'entre eux n'ose plus affronter la tempête ;
A ses coups meurtriers ils dérobent leur tête,
Et, d'un air corrompu respirant le poison,
Ferment de tous côtés leur obscure prison.

L'ours demeure caché dans son profond repaire.
Le renard vagabond, dans l'ombre solitaire,
Avec des cris aigus, rode et vient, en fureur,
Déchirer de ses dents leur abri protecteur.
Des piéges sont tendus: une amorce perfide
Par les ais entr'ouverts prend l'animal avide,
Dont les fumants débris aussitôt dépecés,
Pour assouvir leur faim sur le feu sont placés;
Et, dans ce grand besoin, leur sage éćonomie
Crairt encor d'attiser une flamme endormie.

Un soir que du foyer les nouveaux aliments
Avaient bravé du Nord les fougueux sifflements,
Une douce chaleur échauffait leur asile,
Et semblait leur promettre une nuit plus tranquille.
Au sommet des parois leurs hamacs suspendus
Balançaient mollement leurs membres étendus.
Mais l'air devient plus rare; et leur brûlante haleine,
De leur sein oppressé ne sort plus qu'avec peine;
Leur cerveau s'embarrasse; un nuage confus
Se répand sur leurs yeux et leur pouls ne bat plus.
Le râle de la mort s'exhale de leur bouche.
Un d'entre eux, ô bonheur! s'élance de sa couche,
Court ouvrir les volets et l'âtre, encore à temps,
Et fait circuler l'air sur les murs dégouttants.
Le froid rentre; il pénètre, il glace leur fourrure.

Dans les étouffements d'une horrible torture,
Sur le hamac fatal, où, d'un pesant sommeil,
Ils s'étaient tous, hélas! endormis sans réveil,
De vapeurs engourdi, leur souffle à peine libre,
Lentement, par degré, reprend son équilibre;
Ils se lèvent; sans force, agités, haletants,
Ils traînent, effrayés, leurs membres languissants.
Sur le seuil du tombeau, leur âme encor tremblante
A reconnu de Dieu la main toute-puissante,
Qui, par un soin visible, en ce péril affreux,
Vient, avec tant d'amour, de s'étendre sur eux,
Et, par ce même froid dont l'atteinte est mortelle,
Sut de leurs faibles jours rallumer l'étincelle.

Arrachés, par miracle, au sommeil de la mort,
Déjà fondent sur eux de nouveaux coups du sort.
Le courageux Barendz, leur appui tutélaire,
Languit et sent venir la fin de sa carrière.
Son heure va sonner..... Il demande l'écrit
Où de tant de malheurs il traça le récit;
Fait approcher Heemskerk, baigne sa main de larmes,
Et lui confie ainsi ses dernières alarmes:

»Ami, dit-il, voilà cet écrit précieux
»Que tu dois attacher en ces funestes lieux.
»Peut-être, quelque jour, d'autres coeurs intrépides
»Descendront après nous sur ces bords homicides;

»Moins malheureux peut-être, après de longs travaux,
»Vainqueurs des ouragans, de l'hiver et des flots,
»Fuyant épouvantés cette plage ignorée,
»Ils reverront encor la rive désirée !
»Que nos fils étonnés apprennent nos revers,
»Et les maux inouis que nous avons soufferts !
»Et vous, mes compagnons, qu'à regret je délaisse,
»Jurez-moi d'obéir aux voeux de ma tendresse:
»Si vous foulez encor le sol de nos aïeux,
»Où votre oeil s'est ouvert à la clarté des cieux,
»Embrassez mes enfants, consolez mon épouse;
»Ah ! dites-leur combien la fortune jalouse,
»En m'arrachant, hélas ! à leurs embrassements,
»M'a privé de bonheur à mes derniers moments.»
Il soupire; et, tourné vers sa chère patrie,
Exhale sur leur sein le souffle de la vie.

Leur malheur est au comble: abattus, éplorés,
Ils regardent long-temps ces yeux décolorés,
Que la mort a couverts de son crêpe d'ébène;
Ces lèvres qui naguère adoucissaient leur peine,
Tout humides encor de ses derniers sanglots,
Et qui ne s'ouvrent plus pour consoler leurs maux !
Plus d'ami ! plus d'espoir ! La hideuse misère
Dévore lentement leur existence amère.
On épargne, on oublie un indigent repas ;
Le foyer languissant ne se rallume pas ;

Et la nuit règne encore! et chaque instant redouble
Le besoin qui les presse et l'effroi qui les trouble!
Déjà du désespoir les farouches accès
Ont égaré leurs sens, ont altéré leurs traits.
La misère, le froid, s'unissent pour détruire;
Sur le corps de Barendz déjà plus d'un expire:
Et l'heure n'est pas loin, (effroyable destin!)
Où le dernier, luttant contre une longue faim,
Tombé sur ces débris avec des dents avides,
Essaîra de ronger ces cadavres livides!

Les bras levés au ciel, ils appellent la mort.
Sur un projet horrible ils sont déjà d'accord:
Un d'eux..... ô dévoûment dont frémit la nature!
A ces coeurs affamés doit servir de pâture!
Déjà les dés sont prêts!!!... Mais, grand Dieu! quel rayon
Semble dans le lointain colorer l'horizon?
O ciel! est-il possible?.... Oui, des jets de lumière
Frappent vers l'orient leur débile paupière.
O joie inattendue! ô délire!..... Soudain,
Tout annonce à leurs yeux le retour du matin!
Ils regardent! la nuit détend ses voiles sombres;
Les rochers et les monts sortent du sein des ombres;
Le nord ne lance plus ses traits impétueux;
L'air s'épure; les vents soufflent moins furieux;
L'astre des nuits s'efface; et, vainqueur des nuages,
Leur soleil de départ a lui sur ces rivages.

Tous, d'un bruyant essor, vers l'issue ont volé,
Et la porte, en criant, sûr ses gonds a roulé.

Mais quel nouveau malheur sur le seuil les arrête ?
De leur hutte, la neige a surpassé le faîte !
A l'instant, pleins d'ardeur, et, la bêche à la main,
Dans la glace entassée ils creusent un chemin.
Tous les bras sont armés de courage et d'audace :
On enfonce, à grands coups, cette effrayante masse;
On compte chaque pas. Envain de prompts efforts,
Après tant de douleurs, font chanceler leurs corps ;
Envain, depuis long-temps, privés de nourriture,
Les besoins ont en eux épuisé la nature ;
Ils avancent. Ce jour va décider leur sort.
Ils n'ont plus d'autre choix : un passage ou la mort !
Et ces infortunés, dans leur lente agonie,
Disputent, courageux, les restes de leur vie.
Ils marchent vers l'esquif, leur unique salut.
Leur chemin y conduit ; ils approchent du but.
C'en est fait ; les frimas s'écroulent sous la bêche;
Leur avide regard plonge à travers la brèche,
Et découvre l'esquif dans la neige enfoncé,
Battu par la tempête, à demi fracassé.
On l'arrache au rivage ; on s'empresse, on répare
La barque tutélaire. Avec un soin avare,
Quelque peu d'aliments, non sans peine amassé,
Faible et dernier secours, dans l'esquif est placé ;

Et la voile, attachée à ses longues antennes,
Va recevoir des vents les propices haleines.

Avant que de quitter ce séjour de douleurs,
Ils veulent rendre aux morts les suprêmes honneurs.
Hélas! un sol de fer, à celui qui succombe,
Sur ces funestes bords n'accorde point de tombe:
Dans le creux des rochers ils posent ces débris,
Sous un linceul de glace à jamais endormis.
Aux parois de la hutte, aujourd'hui solitaire,
Ils suspendent l'écrit qu'à son heure dernière,
A leurs tremblantes mains Barendz a confié;
Et, remplis des regrets d'une tendre amitié,
Recommandant à Dieu leurs courses vagabondes,
Vont affronter encor les glaces et les ondes.



LE RETOUR.

LE RETOUR.



Adieu, fatal climat, abandonné du ciel,
Ton rivage hideux ne porte aucun mortel.
Reste inconnu, sauvage, et séparé du monde!
Adieu, climat maudit, où l'aquilon qui gronde,
Sans cesse de la vie engourdit les ressorts :
Les malheurs de Barendz ont illustré tes bords!

Ils partent: les rochers, les rives disparaissent;
La misère les suit et les périls renaissent.
Egarés, incertains où la rame et les vents
Guideront leur courage et leurs destins errants,
Sur des plaines de glace ils poussent leur nacelle.
Dans ces âpres déserts où leur force chancèle,
Quel terrible spectacle enchaîne leurs regards!
Là, des pics effrayants, d'audacieux remparts,
Elancés dans les airs, échappent à la vue;

Ici, perdus au loin dans l'immense étendue,
Brillent, en blocs d'argent, ces antiques glaçons
Dont les flancs sillonnés bravent les aquilons;
Sur le penchant des rocs, ailleurs, d'énormes glaces
Roulent, en dispersant leurs formidables masses,
Se heurtent dans leur chute, et vont, avec fracas,
Dans des gouffres sans fond engloutir leurs éclats.
De frimas, de rochers, quel vaste amphithéâtre!
Quel informe chaos! Ici, sombre et marâtre,
La nature se plaît aux horreurs des hivers.
Que de rocs escarpés, que d'abîmes ouverts,
De monstres dévorants redoutables asiles!....
Là bas, l'oeil aperçoit des scènes plus tranquilles:
Des palais de cristal, édifices pompeux,
Reflètent le soleil comme un prisme de feux:
Tantôt, la glace monte en riches colonnades;
Se transforme en jardins, en vergers, en cascades;
Tantôt, ce sont des tours, des fleuves, des cités.
L'imagination, à leurs sens agités,
Dérobant tout à coup ces sauvages contrées,
Leur trace de l'Amstel les rives adorées.
O surprise! un moment ces magiques tableaux
Trompent leur infortune et suspendent leurs maux.
Mais l'erreur se dissipe; ils marchent; et la crainte
Les frappe, à chaque pas, d'une mortelle atteinte.
Nul guide, nul abri dans cette immensité!
Partout d'un sol de fer l'aride nudité!
De la nature en deuil la sombre léthargie

N'offre à leurs yeux éteints aucun signe de vie :
Il leur semble, entourés de ces monts de frimas,
Que l'univers se borne à ces affreux climats.
Plus d'un, en murmurant le doux nom de patrie,
Exhale, sur la neige, une mourante vie,
Et, le coeur tourmenté par d'amers souvenirs,
Mêle de longs regrets à ses derniers soupirs !

Mais la mobile mer, terrible, menaçante,
S'élève devant eux en montagne bruyante.
L'onde reçoit l'esquif. Sur les gouffres mouvants,
Ils voguent emportés par les flots et les vents.
Chaque jour qui se lève apaise leur souffrance ;
Chaque jour qui finit leur ravit l'espérance.
Quelquefois, dans le creux des rochers entr'ouverts,
Leur faim va dérober aux oiseaux des déserts,
Ces germes endormis dans leur coque arrondie,
Que les feux de l'amour destinaient à la vie ;
Ou recueille, avec soin, par l'hiver desséchés,
D'utiles végétaux sous la glace cachés.
Cependant ces héros, sur les vagues profondes,
La Mer Blanche dans l'âme, errent jouets des ondes,
Et, long-temps ballottés dans leur tombeau flottant,
Des bords de Laponie approchent en luttant.
L'ombre fuit : revêtu de sa robe vermeille,
Sur les flots apaisés le matin se réveille ;
L'horizon s'éclaircit ; et de vives lueurs,
De la céleste voûte effacent les vapeurs.

Tandis que leur regard parcourt l'humide plaine,
Un point noir se découvre à leur vue incertaine.
Un rivage !..... Un rivage! ont redit les échos.
O ciel ! est-ce une erreur ?.... sur l'abîme des flots,
Quel objet tout à coup sort de l'onde aplanie ?
Un pavillon !.... Grand Dieu ! celui de la Patrie !
Quelle ivresse a passé dans leurs coeurs éperdus !
Où sont-ils ? à quels bords sont-ils enfin rendus ?
Serait-ce le Texel ?.... Oui ! ces couleurs chéries,
Tant de fois leur signal dans leurs courses hardies,
Les voilà !.... Transportés, doutant de leur bonheur,
Ils dévorent de loin le sol libérateur.
On rame à coups pressés ; On arrive !.... O merveilles !
Quelles voix, quels accents ont frappé leurs oreilles ?
On s'élance ; à l'instant les sabords sont franchis,
Et Ryp contre son coeur a serré ses amis.
C'est lui-même ! c'est Ryp qui, cédant à l'orage,
Chercha, dans ses revers, l'abri de ce rivage,
Et qui, pleurant Heemskerk englouti dans les eaux,
Va conter à l'État la perte d'un héros.
L'air au loin retentit, dans leur commune ivresse,
De cris d'étonnement et de chants d'allégresse.
Jeunes et vieux long-temps se tiennent embrassés.
Leurs malheurs sont finis ; leurs maux sont effacés.
Ils devancent les vents ; et, de tant de courage,
L'incroyable récit abrége leur voyage.

Mais déja du Texel apparaissent les bords.

Le rivage s'approche; on redouble d'efforts.
L'ancre plonge; et, chassé par des rames actives,
L'esquif, d'un vol rapide, enfin touche les rives.
Moments inespérés! miraculeux retour!
Ils baisent, à genoux, le sol avec amour.
La foule les reçoit: on entoure, on admire
Ces illustres vainqueurs de l'orageux empire,
Prodiges de constance et d'intrépidité,
Et l'éternel honneur de la postérité;
Tandis que la Patrie, avec reconnaissance,
Prépare de ses fils la noble récompense,
Leur offre des lauriers, et, de leurs grands projets,
Considère le but et non pas le succès!

FIN.



